

BOUTEILLES À LA MER

VALERIE ADAMS-B, MICHEL BEINE, FRANÇOIS BODEUX, THOMAS CHABLE, ALEXANDRE CHRISTIAENS,  
PIERRE CLAUSS, RONALD DAGONNIER, DENIS DEPREZ, ARTUR ERANOSIAN, LARA GASPAROTTO,  
ANNE DE GELAS, NICK HANNES, CARL HAVELANGE, PHILIPPE HERBET, JÉRÔME HUBERT,  
JEAN-PIERRE HUSQUINET, SARAH JOVENEAU, CATHERINE LAMBERMONT, JACKY LECOUTURIER,  
ELODIE LEDURE, BENLOY (BÉNÉDICTE LOYEN), « MARCEL » (LAURENT D'URSEL, FRANCOIS DE CONINCK,  
DRIES MEDDENS), MODI (ANNE-LISE CORNET), MONIA MONTALI, JOHAN MUYLE, LOUISE NARBO,  
JOËL NEPPER, CHRISTIAN NICCOLI, STÉPHANE NOËL, STÉPHANIE PETY DE THOZÉE, POL PIERART,  
MARIE-FRANCOISE PLISSART, BERNARD PLOSSU, TITUS SIMOENS, MARIE SOMMER, EMILIA STEFANI-LAW,  
JO STRUYVEN, JEAN-LOUIS VANESCH, SÉBASTIEN VAN MALLEGHEM, MARC WENDELSKI

## BOUTEILLES À LA MER

Carnet de bord

**Couverture** : Jo STRUYVEN, *Land in zicht*, 2012 (photo composite inédite, 2013).

© Emmanuel d'AUTREPPE et Alain DELAUNOIS pour le texte, chaque photographe pour ses images.

Commissaire de bord : Emmanuel d'AUTREPPE, à l'invitation de  
Marie-Hélène JOIRET (Centre wallon d'Art contemporain « La Châtaigneraie »)  
et de Pierre MOSSOUX (Centre culturel de Marchin),  
et avec la complicité d'Alain DELAUNOIS

## Bouteilles à la mer, flacons à ancre, bouchons de liège...

À travers un texte à quatre mains conçu bord à bord, se larguent ici les amarres pour une invitation au voyage au long cours – ou à la trempette prudente.

L'eau, et en particulier le bord de mer, appelle l'homme (un peu moins souvent la femme, paraît-il), stimule l'artiste, galvanise le poète, amuse les enfants, enivre les amants, console le solitaire, apaise tous ses fidèles, navigateurs aux prises avec elle ou vacanciers en simple villégiature.

Point de départ et d'arrivée, qui nous dépasse, nous a précédés et nous survivra, la mer accessoirement porte aussi les bateaux – véhiculant par là richesses et aventures, petites et grandes histoires, souvenirs d'enfance et clichés tenaces : c'est tout à la fois l'infini des poètes et le lit de la mondialisation, l'éternel incessamment renouvelé, le défi singulier de l'horizon.

La photographie a de tout temps entretenu un rapport privilégié avec la mer et avec les paysages humains qui la bordent. Parmi les photographes, peintres ou vidéastes, esthètes ou documenteurs, faisons aussi la part belle à des incursions dans la photo de famille ou d'amateur, l'objet trouvé ou le clin d'œil, « la cabine de curiosités » qui, au

fond de nous, porte, rappelle et murmure, comme une conque précieuse, rêveuse, l'appel impérieux et l'évocation salée du large...

\*

À force d'user nos yeux sur les lignes de l'horizon, on ressent à vif et très vite la fuite sans limite que procure, d'une mer à l'autre et d'une photographie à l'autre, cette expérience jamais vaine, et que l'on répète sans relâche. Sans quitter le port ou la grève, sans quitter la terre ferme, sans avoir le pied marin, nous déroulons la longue pellicule de l'étendue d'eau, nous déplaçant d'un point à un autre, ouvrant l'espace, étirant la ligne du ciel et celle de la mer, repoussant sans cesse les contraintes physiques pour mieux éprouver, quoi ? l'instant fatal, le temps de l'horizon fugitif, l'impossible ombilic du point de *fuite*, celui où l'on espère, vainement peut-être, et même noyé dans ce vaste monde, être enfin en mesure de se retrouver soi (seul, ou avec l'autre).

\*

« Est-ce que le rocher ne devient pas un toi quand je lui parle ? En quoi suis-je différent du fleuve quand avec mélancolie je me regarde dans ses vagues ? (...) Combien

peu [d'hommes] ont jusqu'aujourd'hui approfondi les secrets de l'élément liquide ! Nombreux au contraire sont ceux qui n'ont jamais senti s'élever dans leur âme ivre ce pressentiment de la volupté et de la vie la plus haute ! Dans la soif se révèle cette âme de l'univers, cette aspiration puissante vers ce qui est liquide... Toutes les impressions agréables ne sont en nous que les formes diverses de ces ruissellements et des ces mouvements des eaux primitives. Même le sommeil n'est que le flux de cet océan invisible dont le reflux marque le réveil. » (Novalis [1772-1801], *Maximes et Pensées*, éd. et trad. de P. Garnier).

\*

Les photographies sont-elles comme des gouttes d'eau singulières sorties d'un océan d'images ? Avec les gouttes d'eau, elles partagent cet étrange paradoxe d'être si souvent semblables entre elles et pourtant jamais tout à fait les mêmes. Symbole du temps qui s'écoule, il était dans la nature de l'eau de se laisser saisir par les photographes, ces capteurs de l'éphémère et de l'instabilité des choses. L'eau jaillit, s'insinue, s'accumule, se déverse, se transforme ; elle nourrit et désaltère, baptise, purifie, lave, éteint, ravage, fertilise, inquiète, sauve ou tue – puis elle s'enfuit. La photographie documentaire, accompagne, témoigne, avoue, ment ou informe, séduit ou effraie – puis elle s'enfuit.

L'eau, pour la photographie, est plus qu'un thème, elle est

comme un double, presque une ombre jumelle. Elle a été une matière constitutive : lavages, rinçages et bains divers sont des traitements par lesquels négatifs et tirages argentiques, maintenant devenus rares, se devaient de passer. Mais elle est aussi une incontournable figure iconographique : la représentation de l'eau, surface mouvante a, très tôt dans son histoire, constitué un défi majeur à relever pour la technique photographique. A fortiori la représentation d'un paysage marin, qui devait s'atteler conjointement au rendu convenable du ciel et de la mer, avec leur façon unique de prendre et de renvoyer la lumière ! Par son aspect visuel propre et sa manière incomparable de jouer avec les photons, les perspectives, les illusions d'optique, l'eau est rapidement devenue un extraordinaire objet d'expérimentation pour le photographe. Buée aux vitres ou haleine au miroir, trottoirs miroitants ou rosée rare, cascades et marées, baignades ou cataclysmes, fleuves ou ondes : l'eau sous toutes ses formes accompagne l'histoire de la photographie, le parcours des photographes, la mémoire des hommes et de leurs activités. De plongée en contre-plongée, elle est le motif principal ou l'élément secondaire, anecdotique ou fondamental... Fondamental ô combien, et aujourd'hui menacé.

\*

« Un apport constant d'eau douce dilue le sel et, pour ainsi dire, dessale la mer », écrivait sentencieusement le professeur Gide dans *Les Faux-Monnayeurs*. Voilà bien un

authentique trafic de fausse monnaie : dessaler l'eau de mer, c'est lui ôter son sel (donc tout son plaisir ?) pour la rendre potable, la rendre acceptable, fréquentable, quitte à renverser sa nature même, à la bousculer (à la chavirer, au sens ancien du mot dessaler). Les scientifiques n'ont-ils pas inventé un procédé technique de filtration de l'eau de mer qu'on appelle joliment « l'osmose inverse » ? Mais la dessaler, c'est aussi lui faire perdre sa naïveté. Notre intérêt pour la photographie « de la mer » tient sans doute à ce sentiment très fort, obscurément tenace : nous ne désirons ni fausse monnaie, ni dissolution du sel (argentique, numérique) dans les photographies qu'on nous donne à boire, à voir – en toute innocence, ou toute perversité bue.

\*

De l'eau, le philosophe (Bachelard, *L'Eau et les rêves*, José Corti, 1942) nous a enseigné les voies d'interprétation symbolique infinies auxquelles elle pouvait mener... Dans *L'Homme et l'Eau* (éd. Terre bleue, 2005), Sebastião Salgado a tenté de décliner la variété des gestes, et derrière eux des problématiques, qui nous lient à cette source de vie. L'humaniste et le militant nous rappellent sa rareté : la préciosité à présent de la moindre goutte... Approcher l'eau et se frotter à elle, c'est peut-être aussi, pour le photographe, se rappeler au principe, se ramener à peu, se confronter à soi-même. Rapprocher l'individu de l'espèce. Et, modeste

et immense projet à la fois, réconcilier la vue (une vision) et la visée (un destin, un horizon).

Au-delà de l'eau, il y a la mer. Elle règne sur terre plus que la terre et plus que l'homme, porte ses navires et ses espoirs, ses besoins de départ. Elle incarne la globalisation des échanges, le poids du destin, la légèreté des symboles, la poésie des éléments, l'intemporalité du hasard. La vie sur mer ou en bord de mer est effort et apaisement, inquiétude et ouverture, un retour aux essentiels qui demeure perméable aux questionnements nouveaux, à l'inconnu qui, du lointain, surgira. La mort peut-être – ou la possibilité d'une vie nouvelle.

\*

En une écume de lignes, une brassée d'images, voici bien plus qu'une invitation au voyage et bien moins qu'une tentative d'épuiser tous les aspects pourtant primordiaux que revêtent l'eau, le rivage, le transport maritime, la cohabitation avec les océans, dans nos sociétés actuelles, dans le monde de demain. Concrète et abstraite, enjeu économique et stratégique, matière pourtant rêveuse et insaisissable, l'eau nous entoure et nous fuit, s'approche et nous échappe. Elle nous manque trop souvent, nous lui manquons parfois. Soyons francs, elle se paie parfois notre fiolle, se moque bien de nos erreurs, et de nos tentatives de vomir notre dérisoire tout entier sur son dos égal et indifférent. Nous pensons devenir

elle le temps d'une expédition, l'épouser pour un périple au long cours ou aux lents détours, de port en port, de valon en horizon, de fleuves tranquilles en eaux troubles. Mais voilà, le dos tourné déjà nous ne sommes plus que frémissements à la surface de l'image qu'elle aura emportée de nous, et de nos singulières impatiences...

\*

À cet endroit de la digue, la plage fait à gauche un angle presque droit. Dans un flot de maillots aux couleurs diverses émerge peu à peu la foule considérable des vacanciers, ressortant tout au fond sur la houle si bleue et si calme. Cent mètres plus loin, la grande estacade de bois reçoit pourtant son lot de petites gifles, de grandes claques, et même de franches dérouillées les jours de vent ou de tempête. Peut-être notre addiction à la mer tient-elle à ces ambivalences, la masse qui s'étend et l'individu qui marche en s'éloignant – car bien sûr, on n'est jamais assez seul lorsqu'on marche dans les dunes, sur les falaises, ou qu'on s'étend sur le sable. La quête d'une douceur, d'un alanguissement, d'un côté, la sauvagerie et la violence de l'autre, une nécessaire confrontation des contraires – mais certainement pas l'un sans l'autre. La mer et sa doublure.

\*

Mer, plage, joncs, galets, port, digue, pêcheurs, chevaux, derrière les chevaux, des filets, plus loin, le casino :

le séjour à la mer était autrefois indissociable de la carte postale, disponible pour tous, vendue en grand nombre et envoyée aux amis, à la famille. C'était une savoureuse et un peu cruelle madeleine de Proust pour ceux qui n'étaient pas partis, et la promesse d'un retour « au littoral » pour ceux qui en revenaient : souvenir d'Ostende, de La Panne, de Dieppe ou de St-Malo. Aujourd'hui, la multiplication numérique et le disque dur rendent chaque photographie d'amateur d'abord précieuse à chacun, et à quelques proches. Elle se partage ensuite via les réseaux sociaux, à la multitude des connectés, avant d'être soufflée puis engloutie par vingt mille autres. Le paysage choisi, d'exception, disparaît de la mémoire collective, absorbé par le temps de l'instantané. La mémoire photographique de la toile travaille aujourd'hui à larges filets, pour mieux nous en montrer les trous. Quel plaisir, alors, de pouvoir revenir vers une image de la mer qui soit choisie par son auteur, sélectionnée parmi beaucoup d'autres, épinglée au mur ou sur la page : ici, nous retrouvons notre savoureux biscuit proustien, et la mer que nous aimons, grandeur nature. Il suffisait de savoir élire tel galet (et pas l'autre), distinguer tel coquillage (parce qu'il n'était pas son voisin).

\*

L'Escale (une douzaine au moins !), L'Estran, La Huitrière (sic !), Le Tourbillon, Les Brisants, La Grande Grève,

Le Bercail, L'Espace du large, Les Joncs marins, Au quai des brumes, La Détente, La Marinère, Fanny Hill, La Goélette, Aux cormorans, Les Courlis, Ventôse, L'Oasis, La Marinoise, Les Embruns, La Minouchette, Grand Vent, Le Bécasseau, L'Etoile au front, Grain de sable, L'Esquif, L'Esquive, Le Squal, Le Gratte-ciel (maison basse, en arrière du front de mer), Le Sémaphore (précisé : sous alarme), Le Petit Havre, La Maison blanche, Bethléem, À l'ancre seiche, Coup de vent, Le Brise-larmes, Au parasol, Le Bastin-gage, La Grande Voile, Le Petit Roulis, Les Grands Roulis, Les Grandes Lames, L'Estacade (enfin !), Le Casse-vent, La Rame bleue, Mon gouvernail, L'Eau de mer, La Falaise, Ma dorade adorée, Le Petit Bleu de la côte Ouest, Les Récifs blancs, La Dunette, La Marée, La Coque de bois, Le Marin d'eau douce, Au pêcheur, Les Beaux Filets – inventaire non exhaustif de noms de logements modestes, villas ou secondes résidences, entre St-Aubin-sur-Mer et Varengeville.

\*

Grandes carcasses désossées à l'abandon, navires en cales sèches pour la morte saison ou délaissés depuis de longues années, couleurs qui s'écaillent et cordages qui pendouillent, coups de marteau, tranchant de la disqureuse qui entame le métal, il y a quelque chose de fascinant à fréquenter ces *dispensaires* de la mer que sont les bassins de radoub. Des odeurs où se mêlent le goudron, l'air marin,

le mazout, les algues sèches et autres déchets organiques. Des sonorités qui associent le bruit des outils, les cris des mouettes, l'écho nasillard d'une radio périphérique, les éclats de voix des ouvriers-radoubeurs... Le travail de plein air, la lumière qui tourne, le soleil ou la pluie, tout se conjugue et dessine un paysage de ressac, de houle et de vent : un paysage vivant, où l'activité humaine domine, mais qui reste distinctement imprégné de la longue action de l'eau et du sel sur les coques, qu'on les répare ou qu'on les prépare. Le surréaliste belge Marcel Mariën – qui fut marin au long cours sur le *Silver Ocean*, dans les années 50 –, jamais avare d'un jeu de mots, avait titré le récit de ses « souvenirs déterminés » : *Le Radeau de la mémoire*. Et, embarqué dans une polémique avec la veuve Magritte à propos de faux tableaux et de fausse monnaie, contraint de reprendre la plume, il avait publié un codicille cinglant : *Le Radeau au radoub*. Ainsi notre relation à la mer est-elle constamment au radoub, une image (photographique) en amenant nécessairement une autre (mentale), qui nous remet, souvent avec bonheur, à flot. Jusqu'à l'image suivante.

\*

Une « image suivante » est souvent de Godard, il s'y entend comme pas un. On sort de Film : *Socialisme*, comme de tant d'autres de ses films, saisi d'un sentiment paradoxal. À la fois ravi et frustré, ébloui et agacé (ce sentiment n'est pas

10 négatif : il est ce que le cinéma peut encore nous donner de meilleur) ; avec la certitude d'avoir assisté à nouveau à quelque chose d'important, d'exceptionnel, mais sans savoir quoi exactement. Et cette ambivalence vient ternir et relever le plaisir à la fois.

Ce film complexe de 2010, impossible à raconter, est un essai qui se présente sous la forme d'un polyptique. Et dans la première partie, de loin la plus réussie, Godard plante à bord d'un bateau de croisière ses réflexions sur l'Histoire et la mondialisation, dans un décor à la fois de théâtre et de toc, et insupportable de fièvre consumériste et tape-à-l'œil, de luxe ostentatoire. Ironie du sort (mais qui ne sera, au regard du sens du montage godardien, qu'un juste retour des choses) : quelques mois après le tournage et sans lien avec lui, le navire en question, le Costa Concordia, allait faire piteusement naufrage au large d'une petite île italienne, suite à l'inconséquence et à l'imprévoyance du capitaine, causant la mort de plusieurs personnes, l'effroi de centaines d'autres, la curiosité de milliers, et suscitant quelques clichés relayés par la presse et que l'on pourrait taxer, si le mot n'était si galvaudé, de surréalistes. Parabole de l'échouage d'une civilisation plus vraie – la parabole, pas la civilisation – que nature. Déchet, impossible à évacuer, à dépecer, à dénoyauter, déposé là par un homme qui aurait perdu jusqu'à la notion même de bon usage du monde. Comme si, le message de

Godard compris, la mer rejetait de réel ce que la représentation lui avait injecté de fiction, de fantôme.

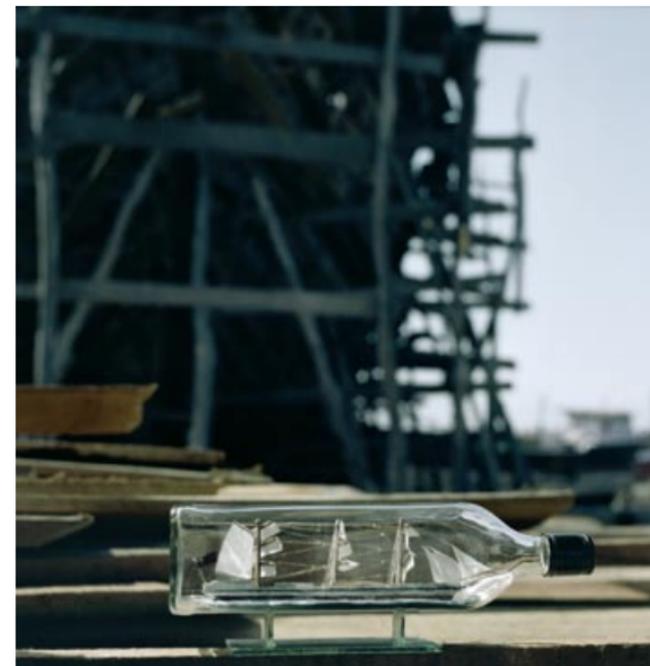
Si, comme Godard, la marée invite à rebrasser frénétiquement les images, c'est toujours pour nous ramener en arrière, à une question ralentie et plus originelle, et à en délayer le sens. Flux et reflux, mise à sac puis ressac. Reconsidérer les images une à une ; puis forcément, bientôt, deux par deux... En avant, toute : malgré nos efforts pour le figer en images (en donner de vagues nouvelles ou inventer de nouvelles vagues), le temps ne fait hélas jamais machine arrière.

\*

« La solitude est-elle bénéfique ? Oui, assurément. Seulement, elle nous ouvre à des intuitions dramatiques de l'avenir. Pendant ce temps, la prolifération de l'ignoble atteint à nouveau les abords de la mer. » (Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, 1978-79).

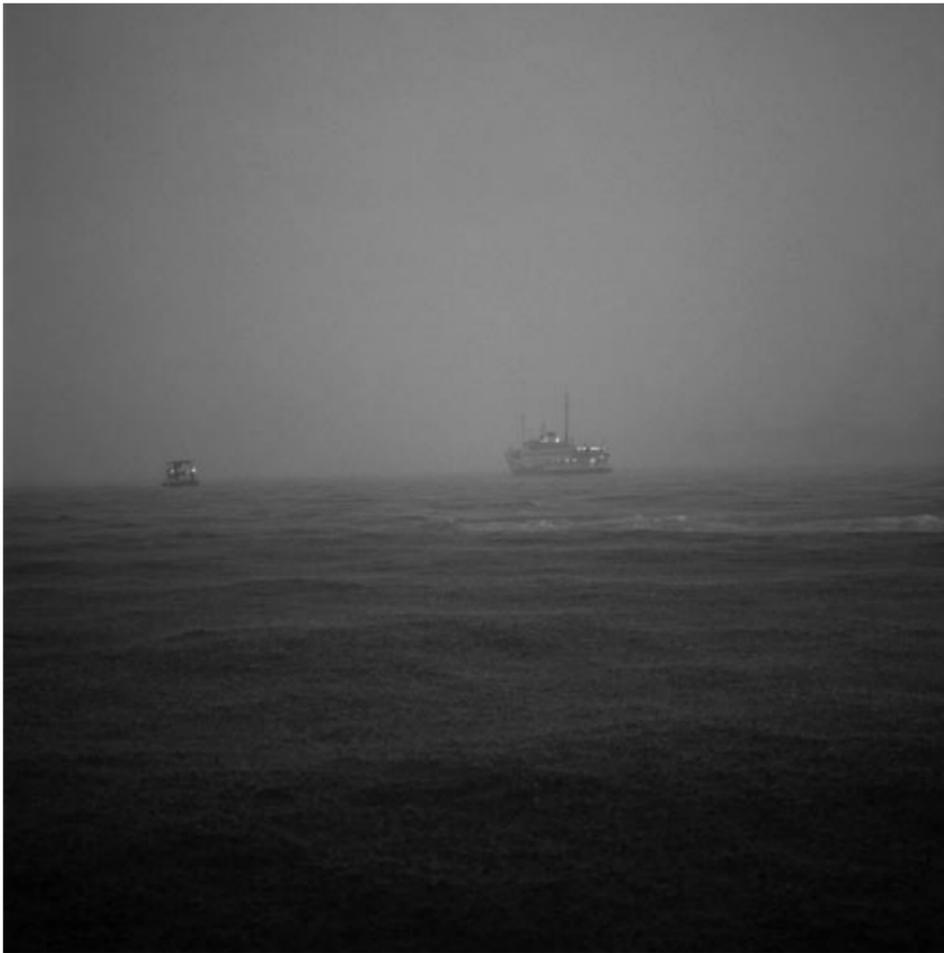
A moins que, du haut du mât de misaine, face aux eaux de la mer et armé de notre ultime patience, nous ne réapprenions à guetter ce que Giacometti appelait « l'immense luxe du grand paysage merveilleux »...

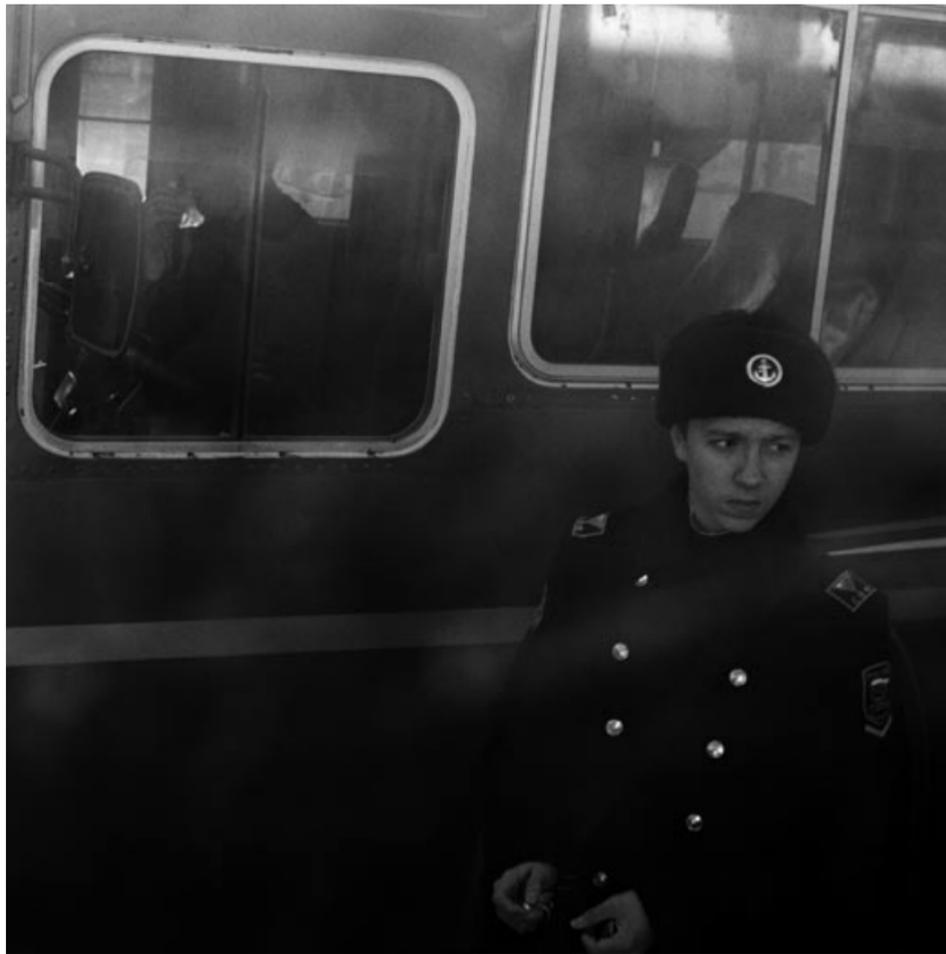
**ADe/EdA, 02.2013**  
(printemps de chien, saison de mer)



AC

AC







AC







BL



BL









TS



PP



30

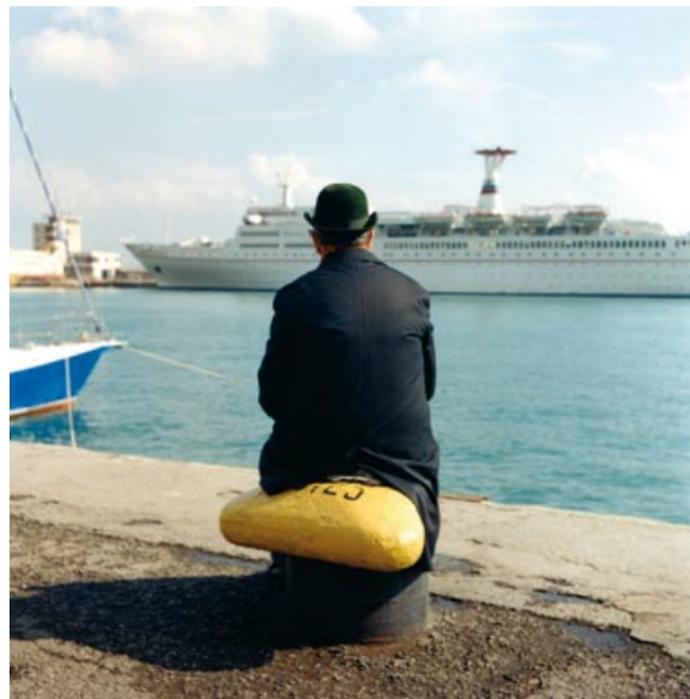
JH



JH



JH



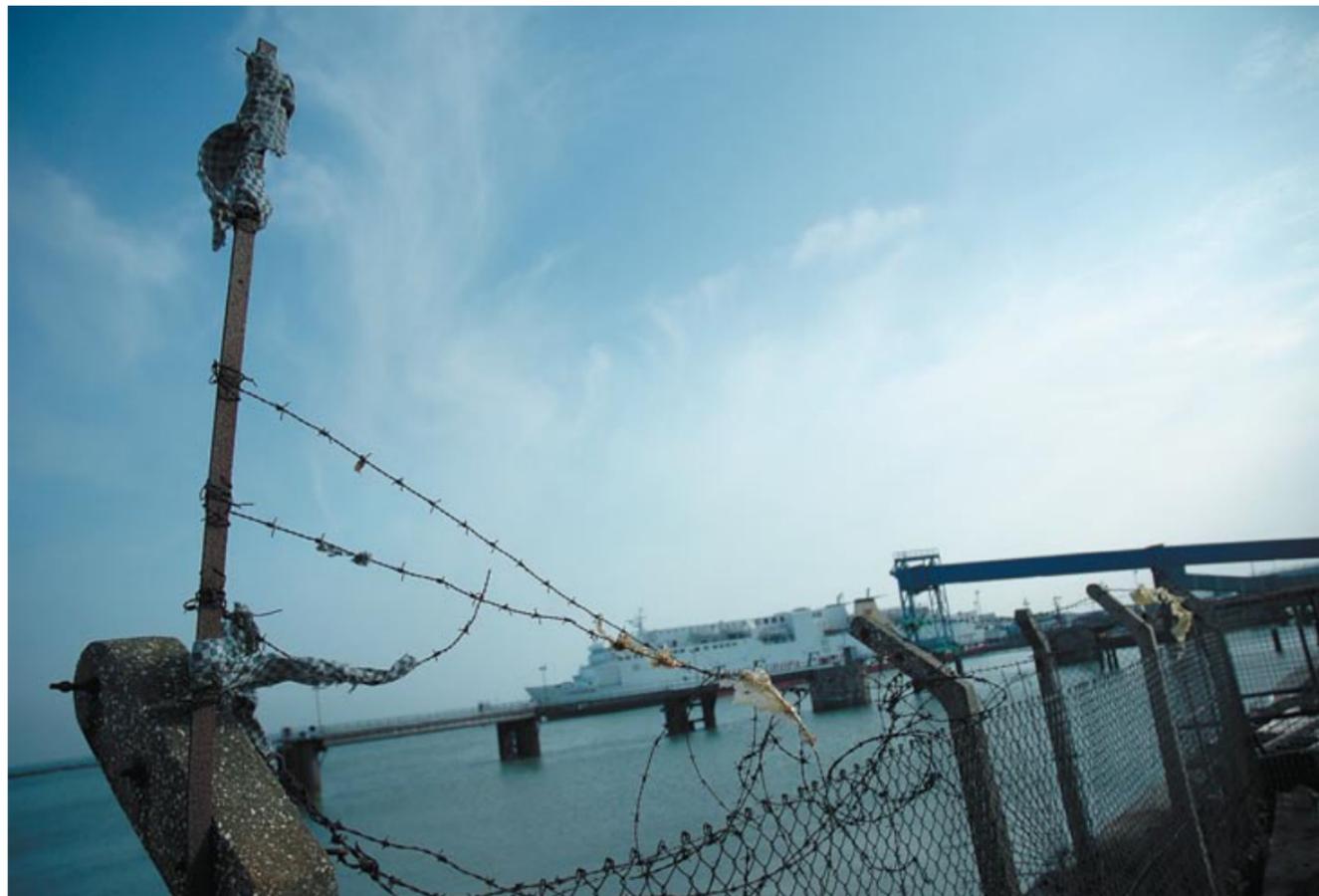
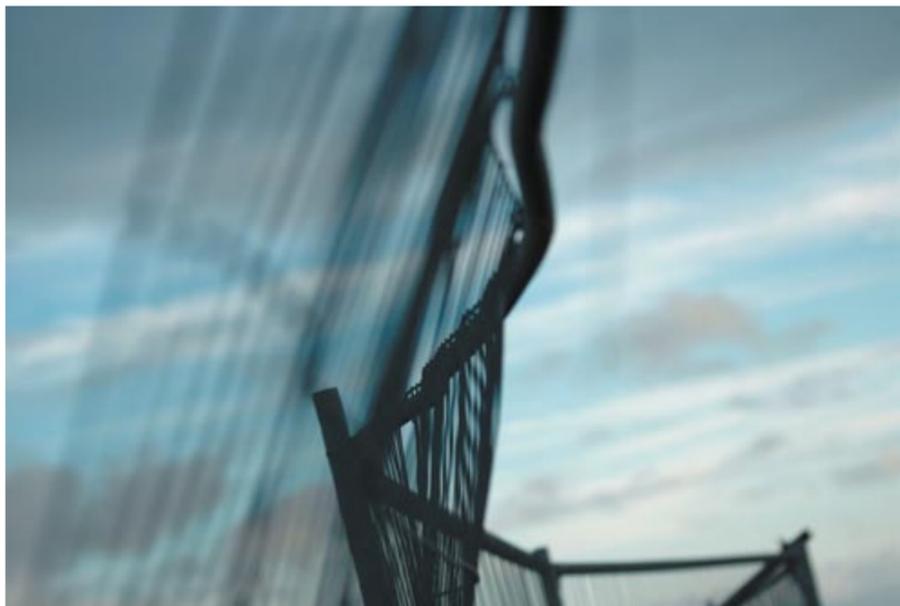


SPT



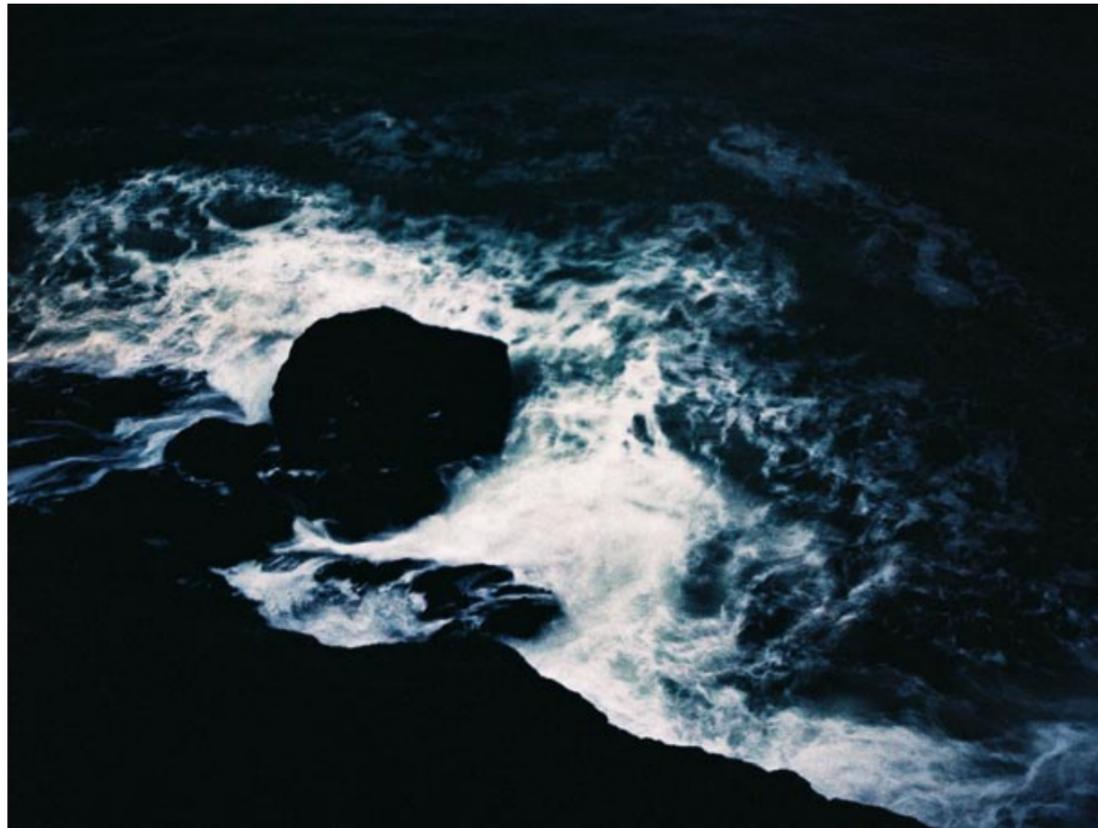
SPT











FB

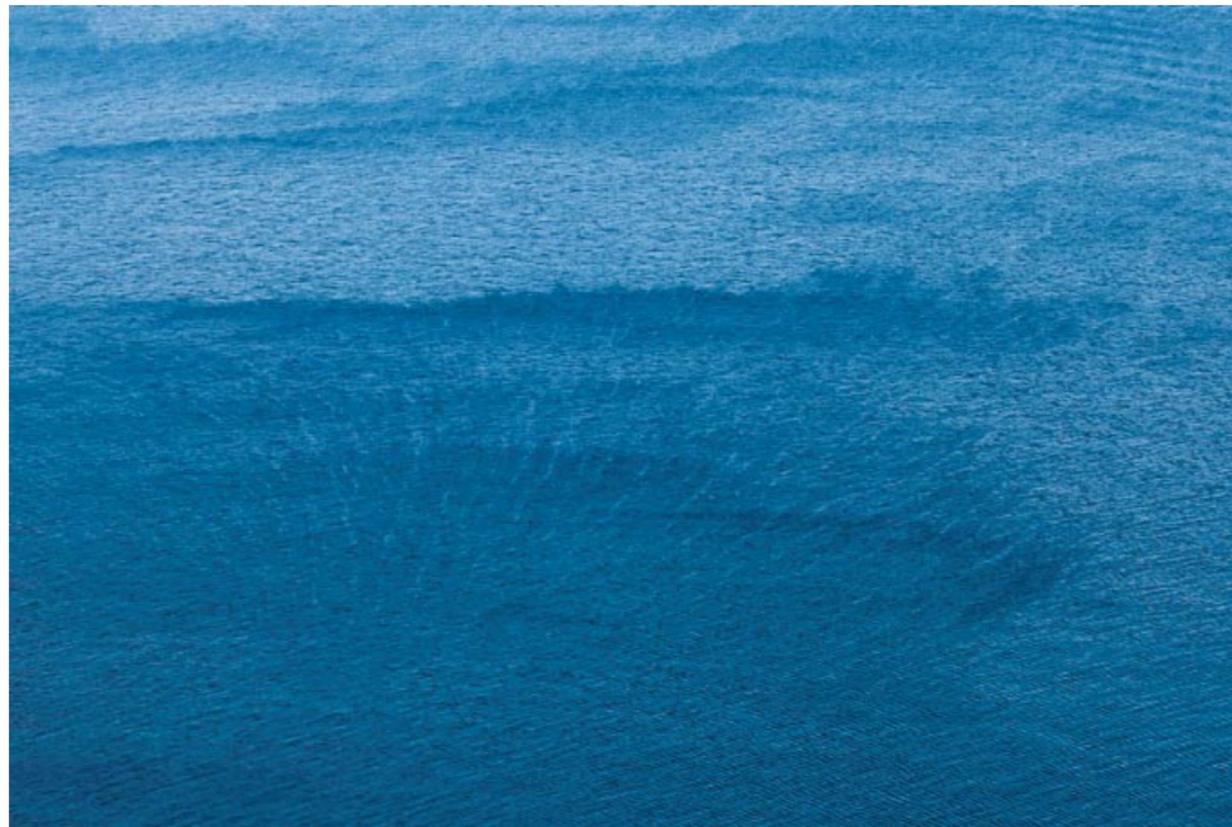






SVM

EL





MM



JN



JLV



JLV





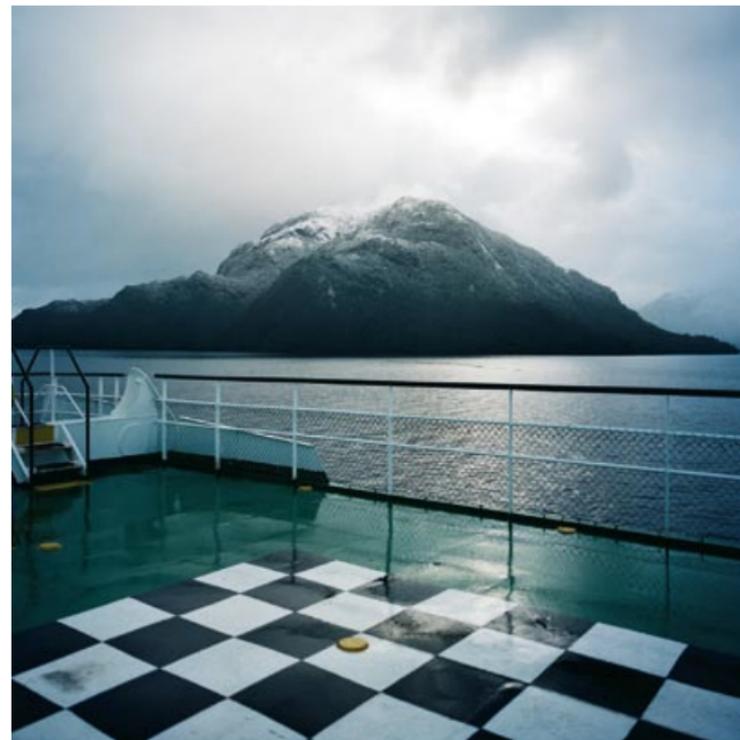
MB



CN



MFP



MFP



SN



61

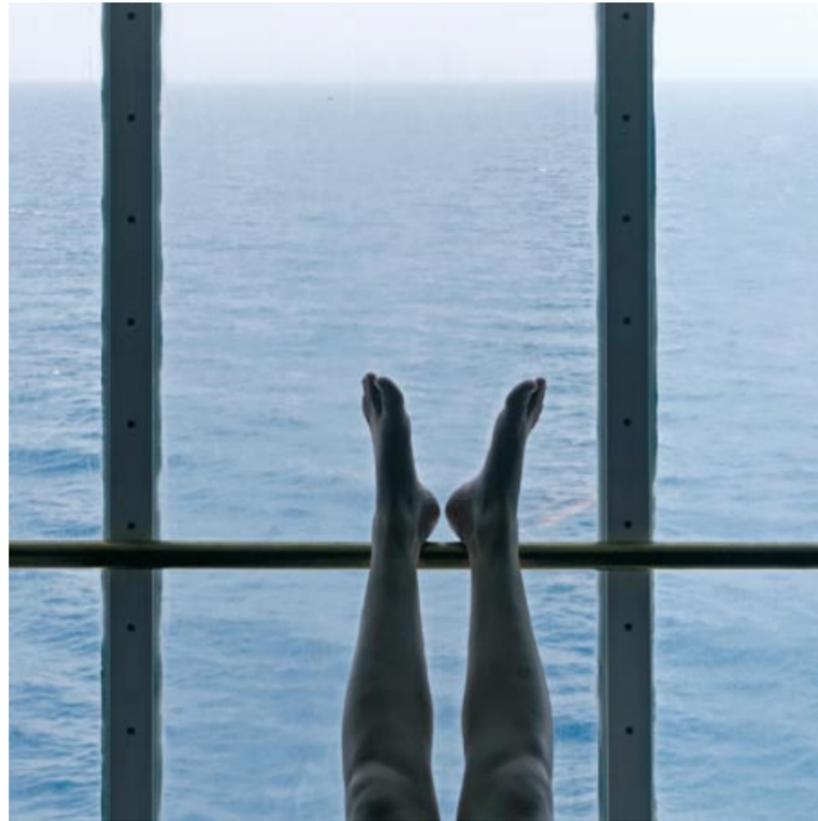
SN



NH



NH





SJ



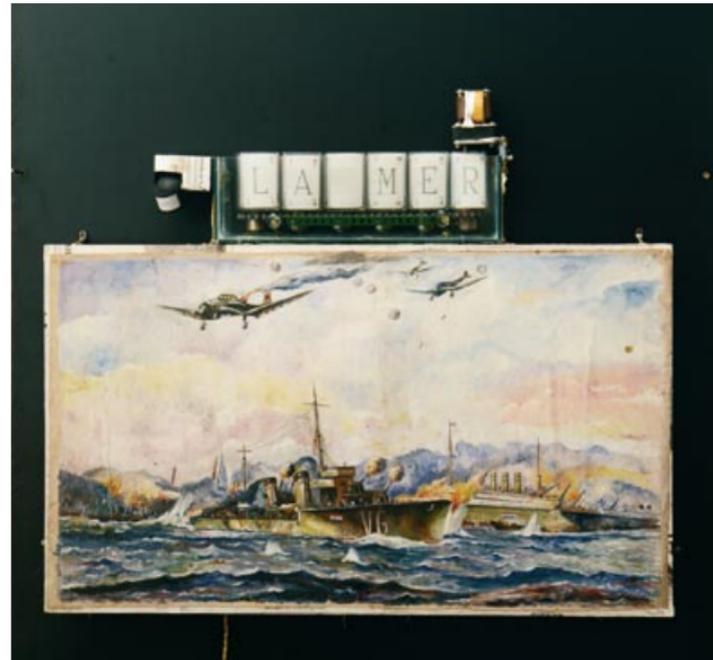
AE







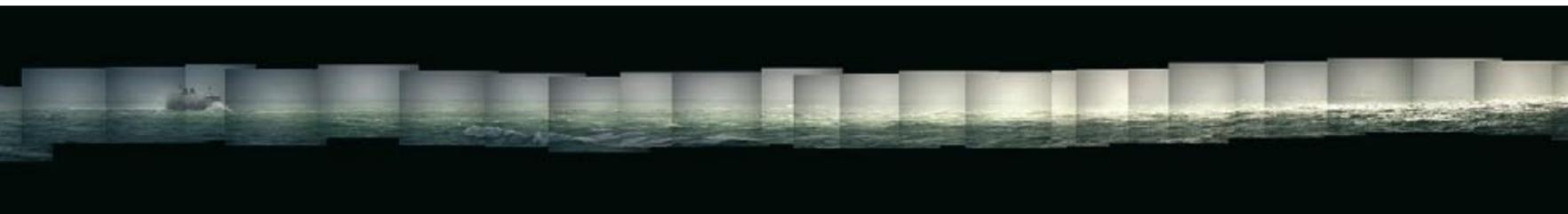
JPH





CL





RD

**11-19** : Alexandre CHRISTIAENS (B), Inde, Mandvi, Gujarat, 2008 ; Turquie, Istanbul, 2012 ; Inde, Diu, 2008 ; Russie, Vladivostok, 2011 ; Grèce, voyage à Cythère, 2002 ; Russie, Vladivostok, 2011 ; Russie, Vladivostok, 2011 ; Inde, Mumbai, 2008. – **20-21** : Carl HAVELANGE (B), sans titre (mer du Nord), 2010-2011. – **22-23** : BENLOY (Bénédicte LOYEN, B/F), océan Atlantique/île d'Oléron (les bottes : 2005 ; l'homme dans la mer : 2011). – **24-25** : Louise NARBO (F), Saut dans le vide, Irlande, Port Stuart, 2005 ; L'invitation, côte d'Azur, 2005. – **26-27** : Bernard PLOSSU (F), Californie, 1981 ; Porquerolles, 1976. – **28** : Titus SIMOENS (B), sans titre, de la série « Blue, see » (travail en cours), 2012. – **29** : Pol PIERART (B), s.t., s.d. – **30-31** : Jérôme HUBERT (B), de la série « L'allée du retour », port de Kélibia, Tunisie, 2011. – **32-33** : Philippe HERBET (B), Femme de dos et poupe du Hakki Cillioğlu, Soukhoumi, République auto-proclamée d'Abkhazie, 2012 ; « Magritte à Yalta », Yalta, Ukraine, 2003. – **34-35** : Stéphanie PETY DE THOZÉE (B), de la série « Terres innues », Uashat, Côte Nord, Québec 2009 ; de la série « Terres innues », Sept-Îles, Côte Nord, Québec, 2012. – **36-37** : Marie SOMMER (F), sans titre, de la série « Une île », 2012. **38-39** : Valérie ADAMS-B. (B), de la série et du livre « Ramsgate » (avec Luc Baba), 2009. – **40-41** : Thomas CHABLE (B), de la série « Brûleur », 2005 (exemple d'installation). – **42-43** : Pierre CLAUSS (F) et MODI (Anne-Lise CORNET, F), « Entre deux », mer Morte, Israël, 2008. – **44-45** : François BODEUX (B), noir et blanc : extraits de la série « Seamen's Life », 2002-2004 ; couleur : « EX-01-MA », 2010. – **46-47** : Denis DEPRez (B), du projet « Fractures » (en cours). – **48** : Sébastien VAN MALLEGHEM (B), Maison de vacances d'un des fils de M. Kadafhi ravagée pendant la révolution, Libye, Tripoli, juin 2012. – **49** : Elodie LEDURE (B), Balaklava, Ukraine, 2011. –

**50** : Monia MONTALI (B), extrait de « Disquiet », Tromsø-Oslo, 2012. – **51** : Joël NEPPER (L), sans titre (« inclusion » au collodion humide), mer du Nord, 2012. – **52-53** : Jean-Louis VANESCH (B), mer du Nord, 1993 et 1997. – **54-55** : Anne DE GELAS (B), Château, couteaux, 2008 ; Max, visage caché, 2010. – **56** : Michel BEINE (B), port de Laayoune, Maroc, Sahara occidental, février 2005. – **57** : Christian NICCOLI (D), *Plansch* (*Splash*), 2008, 16mm transféré en DV-PAL (arrêt sur image). – **58-59** : Marie-Françoise PLISSART (B), Congo, Zongo/Matadi/Muanda, 2008 ; Patagonie, 2009 – **60-61** : Stéphane NOËL (B), Puerto Williams, Chili, Terre de feu (dernier village avant l'Antarctique, le long du canal de Beagle), janvier 2008 ; canal de Beagle, entre Atlantique et Pacifique, Terre de feu, janvier 2008. – **62-63** : Nick HANNES (B), Izola, Slovenia, 2010 ; Palase, Albanie, 2011 (de la série en cours sur les côtes méditerranéennes). – **64-65** : Jacky LECOUTURIER (B), Mer 1, 2012 ; Entre deux mers, 2009. – **66** : Sarah JOVENEAU (B), Argelès-sur-Mer, 2012. – **67** : Artur ERANOSIAN (Arm./B), Oostende, 2011. – **68** : Lara GASPAROTTO (B), Lou chute (mer du Nord à l'aube), 2010. – **70** : « Marcel » (François DE CONINCK, Dries MEDDENS, Laurent D'URSEL, B) : Marcel écoute pousser la plante de ses pieds (de l'album *Marcel*, Yellow Now, 2006). – **71** : Emilia STEFANI-LAW (F/B), Nina, Oostende, 2007. – **72** : Jean-Pierre HUSQUINET (B), installation, hôtel Jala, Liège (vue partielle), 2012. – **73** : Johan MUYLE (B), « La mer, mer, amer » (verre, eau, câbles électriques, gestion électronique, moteur, toile peinte...), 1990/1995. – **74** : Catherine LAMBERMONT (B), de la série « Huis clos », 2008. – **75** : Marc WENDELSKI (B), Porto, 2011. – **76** : Ronald DAGONNIER (B), « Mer du Nord », impression vidéo, 2001. – **80** (en passager plus ou moins clandestin et pas tout à fait anonyme) : Jean-Marc CHAPA (B), les chiens de Jean, Saintes-Maries-de-la-Mer, 2012.



JMC

Merci à Pascal Damuseau, tireur d'élite (même en apnée).

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles,  
de la Province de Liège (Service Culture)  
et des Communes de Marchin et de Flémalle.

